—Oui, monsieur... C'est ma fille... c'est mon enfant... je ne l'entendrais plus me parler... Elle ne m'embrassera plus... plus jamais !... Morte !... elle est morte !

—Je comprends votre douleur, madame, elle est légitime... Armez-vous de courage cependant... On ne peut rien contre l'irréparable.

—Du courage, monsieur !... Comment voulez-vous que j'aie du courage... Elle était si jeune, ma pauvre Virginie... et la voilà morte... Est-ce que vous croyez qu'une mère peut s'habituer à cette idée-là ?

—Vous les voyiez souvent ?

—Quelquefois, oui, monsieur. Quand on est mère on est faible, n'est-ce pas ?... Mais depuis longtemps déjà M. Duvernay était fâché avec Amédée et ne le voyait plus.

—Est-ce vrai ? demanda le chef de la sûreté au vieillard.

—C'est vrai, monsieur... J'avais fait des remontrances à mon fils, justement à cause de ce mariage que je n'approuvais pas... pour le moment du moins... Le pauvre enfant avait le caractère violent, emporté !... il ne supportait point la contradiction... il fallait que tout cède devant lui... Moi, je croyais agir pour son bien, il ne l'a pas compris et il nous a quittés, sa mère et moi, pour aller vivre de son côté.

—Il ne s'est donc séparé de vous que parce que vous vous opposiez à son mariage immédiat ?

—Oui, monsieur... sans cela il serait resté, bien sûr... Je n'avais point de reproche à lui faire... Il était travailleur... Virginie aussi, du reste... Ils devaient mettre de l'argent de côté, car ils gagnaient beaucoup où ils étaient tous deux employés.

—On a trouvé sur votre fils, en effet, une somme assez ronde... ainsi que sur Mlle Virginie...

—Ah ! ils étaient laborieux et économes autant l'un que l'autre, monsieur ! s'écria la mère de la morte, ils ne dépensaient pas tout ce qu'ils gagnaient, et pourtant Amédée me disait souvent qu'ils n'avaient pas besoin de faire des économies, puisqu'il devait être riche un jour par suite d'un héritage...

—Un héritage ? répéta le chef de la sûreté en jetant un coup d'œil à Fromental.

Ce fut le père Duvernay qui répondit :

—Oui, monsieur.

—D'où et héritage devait-il venir ?...

—C'est toute une histoire, monsieur... Amédée était venu au monde le même jour que la fille d'un homme très riche et très charitable, M. le comte de Thonnerieux... Or, M. de Thonnerieux devait lui donner une grosse somme à son époque de majorité, ainsi qu'à d'autres enfants nés le même jour. Il doit même avoir à son cou, dans une enveloppe de drap, une médaille d'or, soutenue par un cordon et portant des dates et des mots... Cette médaille, le comte nous l'avait donnée il y a dix-neuf ans, avec l'injonction qu'Amédée la garderait toujours sur lui. Ça devait être comme qui dirait un signe de reconnaissance.

Le chef de la sûreté échangea de nouveau un rapide coup d'œil avec Raymond Fromental.

Ce dernier, se rappelant la teneur du procès verbal du commissaire de Neuilly intervint.

—On n'a trouvé aucune médaille au cou de votre fils Amédée, dit-il, le procès-verbal en fait foi.

—Je le crois, car elle devait être au cou de Virginie, appuya la mère de la jeune fille. Amédée qui se savait querelleur avait peur de la perdre dans quelque *batterie*, et il la lui faisait porter constamment.

—Pas plus de médaille au cou de la jeune fille qu'à celui du jeune homme... répliqua Raymond.

—Cela m'étonne... Ma pauvre enfant ne s'en séparait jamais.

—Il est vraisemblable cependant qu'elle s'en était séparée hier. Nous pourrions nous en assurer d'ailleurs en opérant des recherches là où demeurait Amédée Duvernay.

—Mais enfin, monsieur, comment est-il mort, mon pauvre enfant ? demanda le père Duvernay. On m'a dit ici qu'il s'était pendu... pendu de sa propre main... Est-ce que c'est vrai ?...

—Hélas ! oui. On l'a trouvé ce matin accroché à une branche d'arbre dans le bois de Boulogne.

—Mais pourquoi s'est-il détruit ?

—Voilà une question à laquelle il est impossible de répondre...

—Peut-être Virginie est-elle morte la première, reprit le vieillard. En la voyant sans vie le désespoir l'aura pris et il aura fait sa propre fin.

—Peut-être, en effet... dit le chef de la sûreté, puis il ajouta : Vous qui les voyiez quelquefois, madame, les aviez-vous vus peu de jours avant la catastrophe ?

—Il y a trois jours, monsieur, j'ai dîné avec eux rue Julien Lacroix.

—Paraissaient-ils avoir une préoccupation, un chagrin ?...

—Oh ! quant à ce qui est de ça, non, monsieur... ils étaient aussi gais l'un que l'autre... gais comme des pinsons...

—Savez-vous ce qu'ils ont fait, ou au moins ce qu'ils comptaient faire dans la journée d'hier ?

—Je n'en sais rien, monsieur... Il ne m'ont point parlé de cela...

Le jeune Bertrand s'avança.

—Je pourrais peut-être vous donner des renseignements à ce sujet-là, moi, monsieur, dit-il !

—Vous !... s'écria le chef.

—Oui, monsieur.

—Apprenez-nous donc ce que vous savez...

—Voici : Avant-hier au soir, vers sept heures, j'ai rencontré mon malheureux camarade comme il revenait de Saint Denis où il travaillait pour son patron... Nous avons pris ensemble un vermouth, Amédée était très en train, très rigolo... il ne resta pas longtemps avec moi, car Virginie l'attendait pour aller au concert de l'Alhambra, rue du Faubourg-du-Temple, et il me dit que comme il avait battu en quarante-huit heures la besogne de trois jours, il se baladerait le lendemain, qui était hier jeudi, il mènerait Virginie passer la journée à la campagne, (Elle adorait la campagne plus que tout, la pauvre Virginie), et qu'ils partiraient dès le matin...

—Où devaient-ils aller ?

—Ça n'était pas encore fixé, mais il parlait d'aller loin... du côté de Corbeil, je crois...

—Amédée Duvernay avait-il des amis intimes ?...

—Je ne lui en connaissais point... il était pas mal sauvage et ne sortait guère qu'avec Virginie...

—Quoi ! pas même des camarades ?

—Des camarades d'atelier, quelques uns... On se disait *bon jour, bonsoir*, voilà tout... ça ne tirait point à conséquence...

—Savez-vous s'il s'était trouvé en rapport quelconque avec un individu du nom de Fauvel ?...

—Non, monsieur. Jamais il n'a prononcé ce nom devant moi.

—Mais pourquoi toutes ces questions, monsieur ? balbutia le père d'Amédée. Est-ce que vous croyez que quelqu'un serait cause du malheur arrivé à ces enfants ?

—Les constatations faites nous démontrent surabondamment que votre fils s'est suicidé, répliqua le chef de la sûreté. Si nous vous interrogeons, c'est pour arriver à découvrir les causes de ce suicide, inexplicable jusqu'à ce moment.

—Est-ce que nous n'allons pas pouvoir faire enlever ces pauvres morts ? demanda Mme Duvernay.

—On va vous donner de quoi faire les déclarations légales à la mairie de l'arrondissement qu'ils habitaient... répondit vivement le chef. Vous prendrez l'heure des convois et vous viendrez nous prévenir... Les corps mis en bière ici, par nos soins, seront conduits à domicile à l'heure indiquée par la mairie... Vous les accompagnerez...

Ces paroles furent accueillies par de nouveaux sanglots Raymond se penchant à l'oreille du greffier, reprit à voix basse :

—Qu'avez-vous fait de la corde trouvée au cou de ce malheureux ?...

—Elle est dans un tiroir de mon bureau.

—Je vous prierai de me la remettre tout à l'heure...